

Compte rendu

Garnier, Bruno (1999) : *Pour une poétique de la traduction. L'Hécube d'Euripide en France : de la traduction humaniste à la tragédie classique*, Paris Montréal, L'Harmattan, coll. «Sémantiques», 270 p.

Bruno Garnier, maître de conférences en langue et littérature françaises à l'Université de Corse, nous livre ici une analyse très fouillée des traductions, adaptations et imitations de l'*Hécube* d'Euripide, de la Renaissance aux Lumières, et ce tant en français qu'en latin. À partir du postulat de l'appartenance de l'œuvre traduite à la littérature dans laquelle elle est écrite (p. 240), l'auteur montre comment ces différentes traductions, retraductions, imitations et adaptations ont contribué à l'évolution de la littérature et de la langue françaises, que l'on cherchait bien sûr à l'époque de Du Bellay à égaler aux langues grecque et latine. Mais ce travail dépasse de loin le contexte des recherches sur le rôle de la traduction à la Renaissance ou à l'âge classique puisque, comme le dit bien l'auteur, il faut distinguer deux niveaux dans l'analyse des rapports entre un texte source avec la littérature de la langue cible : « L'illustration d'un genre littéraire particulier et la transmission d'un texte qui est porteur d'un message à l'attention des récepteurs de ce texte traduit » (p. 242).

Les recherches de Garnier l'ont donc mené à étudier non seulement l'évolution de la tragédie française, humaniste, baroque puis classique, mais également à bien distinguer les différents types de traductions selon le projet défini par les traducteurs de chaque époque. Puisque la traduction est orientée par des enjeux idéologiques, sociaux, esthétiques et même politiques, chaque texte analysé se démarque donc par des choix formels et thématiques bien précis. La comparaison des versions et des imitations de l'*Hécube*, en particulier dans leur utilisation du personnage éponyme de la reine déchu de Troie et de sa fille Polyxène, lui permet ainsi d'établir les « caractères propres à chaque transformation et [de] définir distinctement traduction et imitation » (p. 21).

Le corpus analysé par l'auteur est particulièrement diversifié et l'on ne pourra lui rendre ici justice. Contrairement à ce que le titre pourrait laisser entendre, il ne s'agit pas d'une étude comparée des traductions successives de la tragédie d'Euripide, puisque celle du premier chapitre (Bochetel, 1544) est non seulement la première, mais aussi la seule traduction avant le xviii^e siècle, et la deuxième tragédie grecque traduite en français. Mais, pour Garnier, le rôle de la traduction ne se résume pas à avoir participé à l'émergence du genre tragique en éliminant les moralités : elle a surtout « contribué à l'apparition d'une conscience du sujet de l'écriture » (p. 45), même si la version de Bochetel fait partie des « traductions à fondement philologique et à visée d'enseignement », et non pas des « traductions — imitations — créatrices » (p. 74).

Les personnages et les motifs d'*Hécube* font cependant dès cette époque l'objet d'adaptations latines. D'abord dans la tragédie de l'Écossais Buchanan (*Jephthes*, 1554), qui, malgré son sujet biblique, imiterait longuement celle d'Euripide, tout en amorçant l'émancipation de la tragédie française « vis-à-vis du modèle grec antique et du modèle sénéquien » (p. 121). Les *Epigrammata* (épigrammes latines) de Forcadel (1554) reprennent ensuite deux fables exploitées par Euripide dans l'*Hécube*, tout comme les adaptations françaises de Filleul (*Achille*, 1563).

Les tragédies de Jean de La Taille (*La Famine*, 1573) et Robert Garnier (*La Troade*, 1579) adaptent quant à elles l'*Hécube* en français. Le premier utilise un épisode de l'Ancien Testament, ce qui n'empêche pas sa tragédie de devoir de nombreux

aspects à celles de Bochetel, Sénèque et Euripide. La nature de la tragédie a également changé ici : il ne s'agit plus de faire connaître les mythes antiques mais bien d'imiter un modèle tout en situant l'histoire dans un autre contexte.

À l'époque des tragédies françaises baroques (Filleul, *Achille*, 1563 ; Hardy, *La mort d'Achille*, 1625) puis de goût classique, la traduction se cantonnera dans le rôle de l'enseignement. Sinon, elle devra « abandonner toute fidélité et devenir adaptatrice » (p. 174), effacer toute distance pour plaire au public théâtral, comme le montre l'auteur à partir de l'exemple des quatre traductions françaises de la *Jephtes* de Buchanan, de la *Troade* de Pradon (1679), de la *Mort d'Achille* de Thomas Corneille (1673) et même des adaptations des Jésuites.

L'approche de l'auteur est donc chronologique : il situe les traducteurs et imitateurs dans leur contexte, en présentant leurs sources et les versions de la tragédie dont ils disposent, tout en analysant les éléments de leur paratexte. Mais c'est l'analyse détaillée d'extraits de ces versions, par la comparaison de passages significatifs avec le texte grec, latin (traduction d'Érasme), italien, ou encore avec d'autres traductions et imitations, de leur métrique en particulier, qui lui permet de définir le projet de chaque traducteur, et ce, tout en respectant ce travail.

L'orientation de cette étude lui donne un caractère nettement bermanien, et si ce travail paraît, par certains aspects, inspiré des idées de *John Donne. Pour une critique de traductions* (1995), les lecteurs reconnaîtront également l'influence de Meschonnic dans ce que les affirmations de celui-ci ont de plus positif : « Une œuvre littéraire n'est pas un message glissé dans une belle enveloppe ouvragée » (p. 93). Ou encore : « Ce que la première *Hécube* française nous montre, c'est une recherche de traduction poétique intégrale » (p. 94). On aurait quand même souhaité une meilleure reconnaissance de dette envers Berman. L'auteur reconnaît par contre celle qu'il a envers certains traductologues. Peut-être trop clairement, puisque les citations de Delisle (p. 66) ou Brisset (p. 181) semblent parfois plaquées pour renforcer une argumentation déjà en soi convaincante.

Certaines analyses ponctuelles sont particulièrement fines, telle la définition du concept de fidélité en traduction à partir des deux racines latines, *fidus* (positif, et synonyme de loyauté) et *fidelis*, la servilité contraignante (p. 43). Même si parfois l'arbre cache la forêt et les analyses approfondies, la valeur plus générale, on retiendra cependant l'importance globale de cette contribution à l'histoire de la tragédie française à partir du rôle fondateur joué par la traduction à travers les siècles.

Source : *Meta*, vol. 46, n° 4, 2001, p. 734-736.